

A black and white photograph of a person's leg in a kilt, with a sword and a sporran visible. The person is wearing a dark kilt with a light-colored plaid pattern. A wide, dark leather sporran with a textured surface is worn around the waist. A sword with a dark hilt and a silver blade is visible in the foreground. The background is dark and out of focus.

L.T de Glencoe

*La Voix
des
Highlands***

L.T de Glencoe

La Voix des Highlands **

© L.T de Glencoe, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0543-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Dédicace

À mes amours, sans qui rien ne serait possible.
Paul pour son humour et ses réflexions sur la vie qui sont pour moi une source
d'inspiration et me remplissent de fierté,
Lou-Ann pour sa joie de vivre et sa spontanéité qui font fondre mon cœur de
mère,
Sylvain pour sa présence et son soutien de tous les instants.

Révélations

*L'adieu du highlander*¹

*Où donc trouverai-je un frêle abri ?
Où chercher ma pitance ? Si je ne peux demeurer ici,
Il me reste l'errance.
Je m'abandonne au gré des vents,
À l'océan qui gronde.
Adieu, la terre de mes parents,
Je vais courir le monde.*

*Tous ces champs que possédait mon père,
Moi, son fils, j'y renonce.
Et les murs qui jadis l'abritèrent
Croulent, couverts de ronce.
Hélas, notre gloire est passée,
Un traître l'a flétrie.
À quoi bon se saisir de l'épée
D'une main engourdie ?
Quant à toi, notre Prince outragé
Qu'un peuple entier déserte,
Toi que l'on a traqué, puis chassé
Avec nos anciens maîtres.
Sache que dans l'adversité,
Je pense à ta détresse.
Tant que la vie ne m'a point quitté
Ma douleur n'a de cesse.*

*O ! ma chère Écosse, tu n'es plus
Une terre Gaëlle,
Car sur ton trône, c'est un intrus
Qui siège par cautèle.
Braves et justes ont péri.
Pour te perdre, on s'agite.
La Fortune à d'autres a souri.
À jamais je te quitte.*

L'exil

Paris, mars 1716

Je repoussai d'une main lasse pour la énième fois mes cheveux dégoulinants qui persistaient à pendouiller lamentablement devant mes yeux.

J'étais trempée, glacée jusqu'aux os, et pour ne rien arranger, j'étais nauséuse depuis l'aube.

Ma cape gorgée d'eau pesait sur mes épaules et entravait mes mouvements. Je ne sentais plus ni mes doigts ni mes pieds tellement ils étaient engourdis par le froid ; mes dents semblaient être douées d'une vie propre et se mettaient à claquer frénétiquement dès que je desserrais les mâchoires. Je priaï mentallement pour que nous arrivions enfin à destination avant que je ne meure gelée sur ce maudit canasson qui se traînait à une allure d'escargot, la tête et les épaules aussi basses que les miennes.

Ma fidèle Judith était au diapason de mon humeur. Elle n'hésitait pas à botter lorsque la monture d'un de mes compagnons butait du museau contre sa croupe. Avec bon sens, elle estimait qu'il ne faisait pas un temps à mettre un sabot dehors, et elle manifestait son mécontentement en tentant à tout bout de champ d'attraper des touffes d'herbes sur le bas-côté de la route, histoire de bien me faire comprendre qu'il devenait urgent de se mettre au sec devant une mangeoire bien remplie. J'avais les bras et les doigts tétanisés à force de tirer sur les rennes pour la maintenir sur la route, mais j'étais d'accord avec elle. Il était parfaitement inhumain de chevaucher dans des conditions pareilles.

— Quel temps de chien... maugréai-je entre mes dents, même en Écosse le temps n'est pas aussi pourri !

Ce qui était très exagéré, bien sûr, mais j'avais depuis longtemps dépassé le stade de l'objectivité, et de la bonne foi.

La pluie tombant sans discontinuer depuis notre débarquement au Havre une semaine auparavant, mon stock de patience et de stoïcisme était largement épuisé.

Alexander se retourna sur sa selle, un sourire amusé sur les lèvres. En retour, je lui adressai un regard noir qu'il fit mine d'ignorer. Il leva un sourcil ironique,

et rétorqua :

— Tu as la mémoire courte, *mo chridhe*² ! À ton âge, c'est inquiétant !

Je frissonnai, submergée par un flot de souvenirs. Je ne risquai pas d'oublier l'hiver que nous venions de passer dans les grottes du Glen Garry à nous cacher de la Garde Noire³. Nous avons bien failli y laisser notre peau. Et, c'était d'ailleurs pour leur échapper, que nous nous rendions à Paris pour un exil, plus ou moins volontaire, que nous espérions temporaire.

Dire qu'à peine quelques semaines plus tôt, nous étions pleins d'espoir, et fermement déterminés à libérer l'Écosse du joug anglais...

Le comte de Mar⁴ aurait pu réussir ce tour de force. Malheureusement, on ne s'improvise pas général, ce qu'il n'était pas, pour notre plus grand malheur. Néanmoins, il faut tout de même lui reconnaître le mérite d'avoir réussi l'exploit d'unir les Clans sous la bannière de Jacques François Stuart⁵, roi d'Écosse en exil. Avec mon aide, je tiens à le préciser, vu le mal que j'ai eu pour y arriver, et le peu de remerciements que j'en ai eu en retour pour tous mes efforts. Mar n'avait su ni les mener au combat ni profiter de son avantage numérique, et nous en avons tous payé le prix...

Il avait trop attendu avant de lancer une offensive contre les troupes anglaises du duc d'Argyll⁶ qui en avait largement profité. Il avait ainsi eu tout le temps nécessaire pour acheminer des renforts sur la plaine de *Sheriffmuir*⁷. Cependant, même avec cette aide providentielle, Argyll n'aurait eu aucune chance de l'emporter face aux milliers de Highlanders déterminés qui avaient pris possession de la lande. Hélas pour notre plus grand malheur, et pour le plus grand bonheur d'Argyll, Mar n'était pas un général aguerri. Contre toute attente, et contre toutes les prévisions, même les plus folles, alors que nous étions maîtres de la plaine, Mar avait ordonné le repli. Laissant ainsi les Anglais se retrancher tranquillement dans Stirling au lieu de leur couper la retraite pour les obliger à retourner en Angleterre. J'en reste encore bouche bée de stupéfaction. Quelle stratégie nébuleuse avait-il eue dans la tête à ce moment-là, cela restera un mystère à jamais. Même pour lui. J'en mettrais ma main à couper ! À moins qu'il n'ait été, volontairement, ou pas, mal conseillé. Là aussi, les supputations allaient bon train. Et j'avais ma petite idée sur la question...

Les troupes Jacobites⁸ avaient attendu encore et encore, dans un état de fébrilité qui frisait l'hystérie collective, des ordres qui ne venaient pas. Et un beau matin, nous avons appris que le roi Jacques, maussade et souffrant, avait «

courageusement » mis un orteil sur le sol écossais, le temps de saluer quelques généraux et de boire un verre avec eux, avant de se rendre compte de la situation désastreuse dans laquelle nous étions. Il était aussitôt remonté à bord de son navire, emportant Mar dans son sillage. Tous deux préférant affronter la tempête, qui faisait rage au large des côtes écossaises, que les troupes d'Argyll. La fuite de Mar et l'abandon de notre roi signèrent notre défaite, et... le début des représailles anglaises.

Ce souvenir amer me fit marmonner une série de très gros mots, que je ne répéterai pas ici de crainte de heurter votre sensibilité. Il faut dire que mon répertoire s'était considérablement développé au contact des hommes de mon clan. Je n'en étais pas fière, mais c'était un excellent exutoire à la colère qui m'étouffait depuis des mois.

Je fronçai un peu plus les sourcils au souvenir des événements qui nous avaient jetés sur les routes périlleuses des Highlands, l'armée anglaise lancée à nos trousses, nous contraignant à embarquer sur le premier navire en partance pour la France.

Je soupirai une nouvelle fois en jetant un regard assassin à mon tendre époux qui s'était mis à fredonner une chanson paillarde.

La pluie ruisselait sur son visage et dans son cou. Il n'en avait cure, et chantonait gaiement en faisant des mimiques comiques à mon intention. J'envisageais de l'assommer pour le faire taire, lorsque Donald joignit sa voix de baryton à la sienne, aussitôt imité par Robin et Sir John. Je ne pus m'empêcher de sourire, réconfortée malgré moi par leurs voix chaudes et puissantes. Approchant son cheval du mien, Robin hurla plus qu'il ne chanta le refrain, une main sur son cœur, en roulant des yeux énamourés. J'éclatai de rire, et repris le couplet en chœur, ma mauvaise humeur subitement envolée.

Nous entrâmes dans le faubourg Saint-Germain en milieu d'après-midi.

La route devenait de plus en plus encombrée au fur et à mesure que nous approchions de Paris. Nous dûmes, à plusieurs reprises, nous serrer sur le bas-côté afin de céder le passage aux lourdes charrettes des paysans, et aux carrosses de la noblesse qui passaient en trombe avec un sans-gêne horripilant, nous éclaboussant copieusement au passage.

Nous longeâmes enfin l'abbaye de Saint-Germain, et le Près-aux-Clercs, nous frayant difficilement un passage parmi les pèlerins et les étudiants qui se pressaient sur la chaussée.

Nous franchîmes la porte de Bucci en fin d'après-midi sans être arrêtés par les

gardes qui étaient censés vérifier les identités et les cargaisons. Pour l'heure, ils étaient occupés à contrôler une charrette pleine de tonneaux de vin. Plus exactement, ils se disputaient avec le conducteur qui refusait de leur céder un baril. Voyant cela, Sir John rangea discrètement nos laissez-passer dans sa veste, et nous fit signe d'avancer. Nous préférons ne pas attirer l'attention des soldats sur nous, aussi cette diversion était-elle très bienvenue, et nous en profitâmes pour nous glisser derrière le chariot. La chaussée étant soudain plus dégagée, nous pûmes enfin mettre nos montures au trot. Nous étions pressés d'atteindre notre destination avant la fin du jour. Les rues de Paris étaient réputées pour être de véritable coupe-gorge après la tombée de la nuit, et nous ne tenions pas particulièrement à le vérifier.

Nous remontâmes la rue Dauphine en pressant l'allure. Lorsque nous atteignîmes enfin le Pont-Neuf, celui-ci était désert. Nous nous hâtâmes de le traverser. Impatient d'arriver, Sir John nous fit traverser la place Dauphine en diagonale.

Nous fîmes halte devant un hôtel particulier aux proportions imposantes. « *Petite maison* » avait dit Alexander en évoquant leur pied-à-terre à Paris. Toute proportion gardée, il était vrai que comparé au château familial d'*Invergarry*, le logis parisien de Sir John pouvait être qualifié de « *petit* ».

Sir John Mac Donald de Glengarry mit pied à terre. Il essora sommairement son couvre-chef avant d'actionner le marteau. Je remarquai que sur le linteau était gravé l'emblème de la famille, un corbeau posé sur une couronne tressée, ainsi que sa devise : *Cragan an Fhithich*⁹. Cela ressemblait bien à Sir John d'afficher ainsi les emblèmes de son clan, il en était tellement fier ! Cette pensée m'émua aux larmes, l'Écosse me manquait déjà. J'enfouis mon vague à l'âme au fond de mon cœur et, passant une jambe par-dessus l'encolure de ma monture, je me laissai lourdement glisser à terre. Les jambes flageolantes, j'appuyai mon front contre le garrot de Judith, et la flattai en lui murmurant des remerciements pour sa fidélité et son courage. Elle s'ébroua et courbant gracieusement le cou vers moi, elle souffla doucement sur ma joue avant d'attraper une de mes mèches gorgées d'eau entre ses grosses lèvres. Je me dégageais en gloussant de plaisir, lorsque la porte massive s'entrouvrit prudemment. Une petite femme aussi large que haute s'avança entre les deux battants en nous observant avec méfiance. Sir John fit un pas vers elle pour se faire reconnaître. Lorsqu'elle le vit, son air inquisiteur se transforma par magie en un large sourire qui illumina un visage lunaire encadré d'un bonnet d'une blancheur immaculée. Elle s'empressa d'ouvrir largement les lourdes portes pour nous permettre d'entrer